

Introduction

Selon l'approche classique héritée de la *Poétique* d'Aristote, un genre littéraire se définirait comme une classe de textes partageant des propriétés remarquables. Se demander « Qu'est-ce que la poésie ? » reviendrait ainsi à poser la question : « à quoi doit ressembler un poème pour relever de la poésie ? » On y répondrait en pointant, par exemple, l'importance des vers (par opposition à la prose), des rimes, des images ou d'autres éléments jugés typiques. Une telle manière de procéder a tôt fait de rencontrer des problèmes insurmontables : ne serait-ce que parce que certains textes versifiés (ou rimés, ou imagés – ou les trois, comme tel ou tel slogan) ne sont manifestement pas des poèmes, et qu'il existe réciproquement des poèmes en prose (ou sans rime, ou sans image).

Défendant pour ma part une position « énergétique », caractérisant un genre moins par des propriétés phénotypiques (à quoi ça ressemble) que par son *effort* (qu'est-ce que ça cherche à faire), je propose de considérer que la question « qu'est-ce que la poésie ? » a plutôt pour équivalent « *qu'essaie de faire* (et de faire faire) un poème ? » Au lieu de dire alors que « si telle ou telle chose possède tel ou tel trait caractéristique transhistorique, elle *est* un poème », on dira plus modestement que « si telle ou telle chose accomplit ou cherche à accomplir tel ou tel effort, on pourra l'appeler poème ». Il se peut en effet que telle ou telle chose accomplissant cet effort même en accomplisse *par ailleurs* d'autres – qui justifient qu'un autre groupe l'appelle, par exemple, prière ou chanson. Chercher à caractériser l'effort d'une classe de choses, c'est trouver un plan où la métaphysique (la question est : « Qu'est-ce que X ? ») accueille une pragmatique inductive (la réponse est « X1 fait Y1 ; X2 fait Y2, etc. »), et le nominalisme (il n'existe pas d'universaux transhistoriques) une théorie des genres¹.

1. Pour plus de détails sur cette conception de l'effort, je me permets de renvoyer à mon article « Penser l'effort des textes et déraciner les études

Qu'est-ce alors que l'effort spécifique du poème ? Le présent essai propose pour réponse : c'est *la création du sens*. En repartant à chaque fois, par induction, de l'effort d'un ou de plusieurs textes particuliers, les chapitres qui suivent se font les jalons d'une enquête sur le double mouvement qui est au cœur de cet effort, à savoir d'une part la destruction des rhétoriques, et d'autre part la formulation d'un inouï. J'appellerai *terrorisme*, concept faisant écho au Paulhan des *Fleurs de Tarbes* (sous-titré « La Terreur dans les Lettres »), le refus – et le saccage – des convenances, lieux communs, modes et clichés, et *alchimie* (qui renvoie bien sûr notamment à Rimbaud) l'opération magique du verbe poétique. Terrorisme et alchimie sont la diastole et la systole de l'effort du poème.

Comme on le verra, ces deux aspects ne sont pas seulement l'envers l'un de l'autre ; chacun porte avec lui sa rançon propre : le terrorisme, pour ne pas être nihiliste, doit ouvrir le poème à la *vie* comme lieu d'émergence de la valeur (c'est la répétition des rhétoriques qui est alors stérile) ; et l'alchimie, dans sa beauté ésotérique, risque à tout instant d'être impartageable. Deux parties contrapuntiques (la deuxième et la quatrième) essaient donc de montrer comment terrorisme et alchimie permettent aussi de dessiner les contours d'une éthique et d'une politique du poème.

À condition que l'on voie bien que c'est en un sens tout différent de ce que certaines propositions récentes de philosophie de la littérature, et parmi les plus stimulantes, entendent par éthique ou politique du poème.

Il ne s'agira en effet d'une part pas de « l'habiter en poète » qui, n'ayant pas une attention exclusive pour le travail *des textes mêmes*, peut s'intéresser à *l'ethos du poète* : « Sans doute est-ce alors *stricto sensu*, écrit Jean-Claude Pinson, non pas de poésie qu'il s'agit, mais de vie poétique. La question n'est plus tant celle du poème et de sa production que celle de

littéraires avec Platon », dans *Idées arrachées*, Caen, Lurlure, 2023, p. 248-270.

son éventuel pouvoir de favoriser, dans l'ordre de l'*ethos* (de l'«habiter») comme des affects et percepts, des formes de vie alternatives². » Ce que j'appellerai dans la deuxième partie « l'éthique du poème » concernera bien plutôt l'effort propre *du texte*, dans sa manière de faire affleurer, par le refus des rhétoriques et le travail de la forme, la vie et ce qui en son cœur possède de la valeur.

A contrario, pour la quatrième partie, la « politique du poème » ne renverra pas tellement au travail du poème *lui-même* – en tout cas ni au sens où celui-ci parlerait de politique, ni au sens où il modifierait de manière cruciale la perception qu'a son lecteur de la société, ni enfin au sens d'une quelconque homologation entre la « révolution du langage poétique » (pour reprendre le titre de Julia Kristeva³) et celle du prolétariat. Le poème pointe en effet un au-delà du commun qui fait difficilement, en tant que tel, l'objet d'un partage immédiat, et donc d'une politique. Rancière écrit avec raison que « le poète appartient à la politique comme celui qui n'y appartient pas, qui en ignore les usages et en disperse les mots⁴. » La politique joue alors plutôt *au bord extérieur* du poème, qu'en son cœur : elle concerne en tout premier lieu l'action des principales médiations (performance, traduction, critique) qui permettent d'en faire le partage *une fois le texte achevé*. Mais ce n'est pas tout : comme le poème attend moins de ces médiations (conçues à travers le paradigme de la traduction) une clarification de sa signification, qu'il ne leur lance un appel à la re-création, il doit compter sur l'égalité des puissances de chacun.

2. Jean-Claude Pinson, *À Piatigorsk, sur la poésie*, Nantes, Cécile Defaut, 2007, p. 19.

3. Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974.

4. Jacques Rancière, « Préface », *La politique des poètes*, Presses universitaires de Paris-Nanterre, 2018, p. 9.